

questions  
de communication

## Questions de communication

19 | 2011  
Annoncer la mort

---

### Tony Judt, *Retour sur le XX<sup>e</sup> siècle. Une histoire de la pensée contemporaine*

Paris, H. d'Ormesson, 2010

Tanguy Wuillème

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2798>

ISSN : 2259-8901

#### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 329-331

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

#### Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Tony Judt, *Retour sur le XX<sup>e</sup> siècle. Une histoire de la pensée contemporaine* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2798>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# Tony Judt, *Retour sur le XX<sup>e</sup> siècle.* *Une histoire de la pensée contemporaine*

Paris, H. d'Ormesson, 2010

Tanguy Wuillème

---

## RÉFÉRENCE

Tony Judt, *Retour sur le XX<sup>e</sup> siècle. Une histoire de la pensée contemporaine*, Trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Sylvie Taussig, Paris, H. d'Ormesson, 2010, 619 p.

- 1 Les essais pour comprendre l'expérience du siècle passé battent leur plein. Chacun offre sa grille de lecture, donne ses références préférées et livre ses convictions vécues. L'ouvrage de Tony Judt, né en 1948 et mort en août 2010, n'échappe pas à l'exercice. Il ira rejoindre dans la bibliothèque une place de choix entre Alain Badiou, Peter Sloterdijk, François Furet, Enzo Traverso ou Marcel Gauchet, pour ne citer que les plus récents. Ils composent maintenant un genre en soi. Il ne diffère en rien de ses compagnons de rayon quant au constat général : le XX<sup>e</sup> siècle est celui du mal, de la guerre, de la politisation des individus, du combat des idées et de la réussite du modèle libéral de l'économie. Toutefois, il milite pour un autre style d'écriture, plus approprié à la diversité des expériences. Comme si l'aspect chaotique du siècle requérait une écriture non pas trop synthétique, ni trop fragmentée mais séquencée suivant les lieux et les peuples où se jouent les événements. Le livre est en effet composé d'articles écrits pour des revues anglo-saxonnes de critique littéraire (*New York* ou *London Review of Books*) et prend prétexte d'ouvrages publiés pour réfléchir à ce qui s'y dit. On obtient ainsi une juxtaposition de ce qui se fait de mieux en termes de critique livresque : analyse minutieuse du contenu, art benjaminien de la citation, critique pertinente des points qui fâchent à l'intérieur d'un enjeu contextualisé (que dit de vrai et de pertinent ce livre aujourd'hui) et apport d'un point de vue personnel et infiniment bien renseigné. Le tout dans une langue écrite qui tient plus que tout à la qualité de la plume. Pour preuve, ce que

Tony Judt souligne du style clair, juste, limpide des écrivains, des historiens et des biographies qui leur sont consacrées : Arthur Koestler, Primo Levi, Manès Sperber, Hannah Arendt, Albert Camus ou Éric Hobsbawm qui « n'en sait pas seulement plus que les autres historiens. Il écrit aussi mieux : aucune trace de la « théorisation tarabiscotée » ou du narcissisme rhétorique grandiloquent de quelques-uns de ses jeunes collègues britanniques » (p. 168).

- 2 En revanche il fustige celui de Louis Althusser et les livres le concernant, « autant d'excursions illisibles dans le Baratin de haute voltige » (p. 166). S'il n'hésite pas à mettre en doute certaines formules heideggériennes d'Hannah Arendt, trop poétisantes, il les préfère cependant aux coupeurs de cheveux en quatre que représentent les philosophes analytiques. Il dit d'Edward Saïd – de qui il dresse un émouvant portrait – qu'il n'aimait pas les carriéristes orientalistes, adeptes du relativisme culturel, « l'antifondationalisme radical, l'idée que tout est un effet de langage lui semblait creux et « facile ». Les droits de l'homme, observa-t-il à maintes reprises ne sont pas « des objets culturels et grammaticaux » et « quand ils sont violés, ils sont aussi réels que tout ce qu'on peut rencontrer » » (p. 231). Le lecteur français n'est donc pas dépaysé, tout ce qui est raconté dans cet ouvrage il en a entendu parler, le problème est qu'il n'en reste rien ou seulement des versions frelatées voire frauduleuses. Tony Judt est préoccupé par l'oubli qui caractérise nos sociétés : oubli des événements, de leur réelle teneur, oubli des engagements et de leurs motifs essentiels en leur temps, oubli du sens des institutions et notamment de l'État, des services publics, de la question sociale. Et plus que tout, oubli des idées. À le lire on comprend d'où vient l'oubli des réflexes de la lutte ou de la résistance à ce qui opprime les existences. C'est pourquoi les parts les plus intéressantes de ce recueil sont celles qui insistent sur les motifs de l'engagement, notamment communiste. « En Europe dans l'entre-deux guerres, les hommes et les femmes ne devenaient pas communistes à la suite d'une étude serrée des textes marxistes. Pour citer un mot de Arthur Koestler, « l'entre deux-guerres aura vu se manifester le désir pressant d'un nouvel ordre humain qui n'a d'égal que l'échec pitoyable à vivre à sa hauteur ». « Voilà pourquoi les gens adhéraient au parti communiste, mais aussi pourquoi ils répugnaient tellement à le délaïsser » (p. 52).
- 3 Dans un article consacré à l'œuvre méconnue en France (c'est le mérite de ce livre de nous introduire à des références confirmées dans le monde anglo-saxon et invisible dans l'hexagone) de Leszek Kolakowski, Tony Judt insiste sur les raisons du succès du marxisme. Il était porteur d'un mélange unique d'illusion romantique prométhéenne et de déterminisme historique absolu. Il offrait une explication de la marche du monde, une analyse économique du capitalisme et proposait une autre voie éthique. Mais surtout il proposait une religion séculière, un exercice prolongé de la foi idéologique. Ce marxisme fut cependant soluble dans le communisme et entraîna les pires désastres. Tony Judt n'est pas tendre pour cette alliance du marxisme et du communisme. Les pays qui ont réalisé la synthèse ont humilié et torturé leur population, leurs intellectuels. Il en décrit le mécanisme, la signification, l'ampleur des exactions. Sa volonté de compréhension n'a d'égal que son dégoût du communisme. Pour le dire autrement, Tony Judt n'aime pas le communisme mais salue les communistes (il a de très belles pages sur la militance colleuse d'affiches, agit-prop, manifestante et complotante). C'est pourquoi il s'en prend à l'historien Éric Hobsbawm, à sa loyauté indéfectible au PC et salue ceux qui ex-communistes ont su réagir contre l'horreur : de Ignacio Silone à Arthur Koestler, de Margaret Buber-Neumann à Claude Roy sans parler des dissidents soviétiques, ceux-là

sont « la République des Lettres du XX<sup>e</sup> siècle » (p. 179). Il enfonce le clou en soulignant que « le communisme a souillé et spolié l'héritage de gauche. Si nous vivons aujourd'hui dans un monde sans grand récit du progrès social, sans projet de justice sociale qui soit politiquement plausible, cela vient largement de ce que Lénine et ses héritiers ont empoisonné la source » (p. 182). L'enjeu est bien de commencer par dire la vérité sur le siècle passé et par affronter, notamment pour la gauche, le démon communiste qui ronfle dans ses placards. Il en va aussi du nazisme, du sort fait aux juifs, des totalitarismes en tous genres qui se sont répandus en Europe. L'oubli n'est plus tant alors celui des causes et raisons de l'engagement que celui de l'histoire réellement vécue. Il faut connaître les fautes commises, cela ne veut pas dire les avouer dans un cadre de repentance mais reprendre le cours des choses et décrire les responsabilités de chacun. Tony Judt nous conduit alors dans un journalisme d'approfondissement historique conformément aux différentes cordes qu'il a son arc. On le voit poil à gratter, le voilà rédacteur en chef mâtiné d'un conteur de veillées. Au regard de nouvelles sources, il raconte la défaite de la France en 1940 : elle est pourtant aussi armée que l'Allemagne, avait des chars mais elle était divisée politiquement (haine de Léon Blum à droite comme à gauche), l'armée était criblée de conspirateurs (la Cagoule), l'état-major fut des plus incompetents, fut très faible en ce qui concerne le renseignement et les communications. Il donne la raison des erreurs, « trois mois après la pire défaite de l'histoire de France, les hommes qui en portaient la responsabilité directe étaient confortablement établis dans un régime (Vichy) que leur défaite avait aidé à installer » (p. 268). Tous ces hommes de droite avaient plus peur d'une insurrection communiste à Paris (spectre de la Commune) que des Allemands. Quant à ces derniers, seul Hitler croyait en cette victoire, non pas ses généraux qui tablaient peu sur le succès en passant par les Ardennes. Mais pire que tout, les Français manquaient de confiance et avaient peur de la guerre.

- 4 Il y a bien des traits de l'écriture de Machiavel (recherche précise, profondeur analytique, etc.) chez Tony Judt lorsqu'il fait le point sur des moments intensément politiques du Siècle : la crise des missiles de Cuba (il décerne un satisfecit à Kennedy pour ses qualités de pondération, de jugement indépendant), sur la guerre des Six Jours d'Israël et ses conséquences (autosatisfaction, arrogance, ignorance progressive de la présence arabe sur son territoire, « une victoire historique peut infliger presque autant de dégâts qu'une défaite historique » (p. 403). Il montre la vacuité de la politique étrangère de Kissinger (sa flagornerie narcissique et son absence d'écoute d'avis critiques) en contre-attaquant les Mémoires de l'intéressé et la mauvaise historiographie qui en fait les louanges. Tony Judt exerce le rôle de sentinelle devant les rouleaux compresseurs de la mémoire tronquée. Le lisant, on prend conscience de l'accélération de l'Histoire qui est à l'oeuvre du fait du rythme imposé par les médias dans le traitement de ce qui est prétendu faire « actualité ». De quoi sommes-nous vraiment les contemporains ? On aura à l'avenir de plus en plus besoin de ces critiques qui passeront au crible ce qui mérite une attention et de ce qui doit être rejeté. Reste à savoir si un espace journalistique comme celui de ces revues anglaise et américaine existera encore. Il s'agit bien d'une écriture qui relie habilement le passé et le présent, qui est assez cultivée pour profiter des connaissances dans toutes les sciences sociales et humaines et qui n'hésite pas à confronter les avis pour émettre une voix subjective (dans le sens de Stanley Cavell). Il devient pétillant lorsqu'il se prononce en son nom sur la radicalisation fascisante des penseurs libéraux américains adeptes de la guerre juste (islamophobie, binarisation du monde, bellicisme outré), « les néoconservateurs produisent une politique bestiale que les libéraux recouvrent d'une feuille de vigne éthique » (p. 552). De même lorsqu'il se concentre, de manière inégale

mais constante dans tous ses textes sur la question sociale (comment surmonter les grandes disparités de richesse et de pauvreté ainsi que les inégalités honteuses de santé, d'éducation ?). Il part du constat que l'étatisme n'est pas une réussite, que l'Europe aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale a trouvé une voie de compromis, un État-Providence mis en place par des hommes de droite. Il faut que l'État fasse ce qu'il sait faire et laisse le marché s'occuper de ses propres compétences. Tony Judt défend bien une proposition socialiste, d'avant le communisme. « Les valeurs et les institutions qui ont compté pour la gauche – de l'égalité devant la loi aux services publics considérés comme un droit – et qui sont maintenant battues en brèche ne devaient rien au communisme » (p. 184). Le danger vient bien de l'abandon libéral de la protection sociale (visible surtout dans le blairisme dont il faut lire ici la critique virulente, à la hauteur de ce que fait par ailleurs Keith Dixon). Pour Tony Judt, il y a place pour l'État, pour qu'il recolle les morceaux, car il y a une attente des citoyens en ce sens. Les citoyens acceptent davantage de payer des impôts que de se voir rogner des droits acquis (diminution du temps de travail, garantie des salaires, sécurité de l'emploi, abaissement de l'âge de la retraite), ils veulent une instance d'arbitrage des biens à défendre. L'État, comme le marché doivent reconnaître leurs limites et les expliciter. Mais il faut bien des institutions intermédiaires pour donner sens à l'action collective, pour rendre possible une vie civilisée normale. Il se pourrait que dans le contexte de la mondialisation, l'État national soit lui-même devenu une institution intermédiaire (fragile comme en témoigne aussi un article sur la Belgique). Ce que distille Tony Judt d'impératifs d'action dans ces textes est malheureusement symptomatique de ce qu'est le défaut même de la gauche en France et en Europe : l'absence d'un récit cohérent, construit et informé des enjeux à venir et d'une politique pour des citoyens engagés. On en reste à des généralités de ce qu'il faudrait faire sans articuler concrètement et précisément les mesures à adopter.

- 5 Peut-être sommes-nous face à une paresse générale, ou bien face à ce que Tony Judt remarque sur les autoroutes françaises : s'y trouvent des tas de panneaux indiquant des lieux à visiter, ou plutôt à longer, que l'on croit connaître mais qui ne sont que des symboles ou des illusions. Ils sont comme des lieux de mémoire où l'on n'habite plus. Ils sont comme nos stars du jour, des prophètes vides pour des temps médiocres. Tony Judt n'échappe pas toujours au reproche qu'il fait aux autres, comme en témoigne son jugement sur l'analyse d'Hannah Arendt à propos de la Révolution française. Il la congratule d'avoir accordé une place centrale à la terreur, annonçant les thèses de François Furet et de ses épigones. De nombreux travaux ont ces dernières années montré que la terreur n'est qu'un épisode de courte durée afin de canaliser la violence contagieuse d'un ensemble social.

---

## AUTEURS

**TANGUY WUILLÈME**

CREM, université Nancy 2

[tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr](mailto:tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr)